

ABONNEMENT.

SAUMUR : Un an... 30 fr. Six mois... 16. Trois mois... 8. Poste : Un an... 35 fr. Six mois... 18. Trois mois... 10.

On s'abonne : A SAUMUR, chez tous les Libraires ; A PARIS, chez DONGREY et BULLIER, Place de la Bourse, 33; EWIG, r. Ambroise-Beche, 9; BLAYETTE, r. d. Lombards, 22.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne... 20 c. Réclames... 30. Faits divers... 75.

RÉSERVES SONT FAITES. Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas ; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS, chez M. HAYAS-LAFITE et Co, Place de la Bourse, 5.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR,

17 Novembre 1881.

Bulletin politique.

Quelle maladresse ont commise les amis de M. Gambetta le jour où ils ont annoncé avec fracas le grand ministère ! Ils ont oublié le précepte si sage du bonhomme La Fontaine :

Il ne faut jamais dire aux gens : Ecoutez un bon mot, oyez une merveille.

Conseil de réactionnaire dont les hommes de progrès ne pouvaient tenir compte. En les entendant parler avec tant d'enthousiasme de ce grand ministère, le bon public croyait vraiment qu'il existait tout formé dans l'esprit de M. Gambetta ; il n'y avait plus qu'à frapper de la hache à la tête du dieu pour faire sortir de son cerveau Minerve tout armée. On pensait que M. Gambetta avait son programme, son plan, ses lieutenants tout prêts. Nous prétendions au contraire que M. Gambetta n'avait ni plan ni programme, qu'il ne savait pas ce qu'il voulait, hormis dominer. Les voilà bien, disaient-on, ces intrançais de droite, ces radicaux blancs ! Toujours mécontents, toujours railleurs !

Il ne nous plaît point de prendre des vessies pour des lanternes, sous prétexte qu'elles sont tricolores, ni M. Gambetta pour un grand homme, parce qu'il représente les immortels principes. Bonaparte, qui était petit de taille, entendait donner du grand homme à un de ses compagnons, reprit vexé : « Ne dites pas grand, mais long ! » M. Gambetta n'est pas grand, il est gros ; quant à son ministère, il est plat.

Ce ministère phénoménal a été salué, comme il devait l'être, par des éclats de rire.

M. Cazot reste, le Cazot des Conflits ; les opportunistes, les mangeurs de prébendes en sont tout honteux. « Pourquoi, demande le

XIX^e Siècle, pourquoi conserver M. Cazot à la justice ? De tous les membres du cabinet Ferry, c'est le seul qui soit resté absolument au-dessous de son rôle. » Quoi ! plus médiocre que M. Barthélemy Saint-Hilaire ! plus ignorant que Tirard ! inférieur dans son genre à Farrelui-même ! Oh ! c'est dur. Si sévère que soit le jugement, nous n'y contredirons point. Mais c'est justement parce qu'il est nul que M. Cazot est maintenu ; à maître suffisant, il faut valet insuffisant.

M. Cochery lui aussi est maintenu ; cela s'explique, il n'a pas son pareil pour expédier des lettres tardives ou décachetées, et les dépêches télégraphiques semblent avec lui voyager par le coche. Ce sont là des titres.

M. Raynal était sous-secrétaire d'Etat, quelque part ; où ? l'on ne sait trop, tant cet astre jetait peu de lumière. Son obscurité lui vaut les travaux publics.

Voilà pour les anciens ; les nouveaux étaient dignes de s'asseoir à côté de ces vétérans du crochetage.

L'agriculture est donnée à M. Devès, dit le Terre-Neuve des ministres. Quand un ministère, à la suite d'une discussion orageuse, se noyait, on voyait tout à coup M. Devès plonger dans les flots, un ordre du jour à la bouche ; il en sortait bientôt, traînant sur la rive le ministère, mouillé, trempé, à demi-asphyxié. Pour tant d'héroïsme, il n'avait encore obtenu aucune médaille de sauvetage, on la lui décerne aujourd'hui ; tôt ou tard la vertu est récompensée.

Le général Campenon est devenu ministre de la guerre. Nous n'aimons pas à parler mal des généraux ; celui-là est sans doute un homme fort brave, mais l'éclat de sa gloire n'a jusqu'ici aveuglé personne.

La marine est tombée aux mains de M. Gougeard. Les mobilisés de Bretagne connaissent cet ancien capitaine de vaisseau qui les commanda en 1870, à l'armée de la Loire ; le souvenir qu'ils en ont conservé ne rehaussera pas à leurs yeux le prestige du grand ministère. M. Gougeard a depuis

longtemps quitté le service de la France pour celui de M. Gambetta ; grâce à son patron, il est devenu conseiller d'Etat, aujourd'hui il est ministre.

M. Rouvier est au commerce. C'est un libre-échangiste forcené ; mais c'est là son moindre défaut ; il y a six jours, le Siècle du puritain Brisson publiait un article indigné contre l'entrée au ministère de certains candidats mal famés ; des observations avaient été présentées dans le même sens à M. Gambetta, qui avait répondu en haussant les épaules : « L'ère des bégueries est passée. »

M. Proust, Antonin, est promu titulaire des arts et manufactures, emploi nouveau.

Le bel Antonin se croit un Antinoüs ; petit mérite pour un ministre ! M. Proust est compatriote de M. Ricard, qui, à Niort, sa patrie, passait pour un aigle ; quand on le vit sur le perchoir ministériel, l'aigle parut un oison.

Le ministère des finances échoit à M. Allain-Targé. Par un coup inexplicable du sort, cet homme médiocre, sans littérature, sans talent, épousa jadis la fille de M. Villemain. Le spirituel académicien ne put jamais s'en consoler. M. Allain-Targé était avocat sans cause, ce qui s'explique le mieux du monde ; il devint préfet du 4 septembre et se lia avec M. Gambetta ; sa toquade actuelle est le rachat des chemins de fer par l'Etat. Prenez cela en note, actionnaires. Son avènement, dit le XIX^e Siècle, un ami pourtant, « produirait un des désastres économiques qu'on devrait éviter avant tout. »

Faute de trouver un candidat présentable pour être ministre de l'intérieur, M. Gambetta se présente lui-même à l'Europe défilante. Cela ne prouve pas un grand empressement de la part des hommes distingués à s'asseoir sur les bancs du grand ministère.

Dans l'ancien cabinet, le département des cultes était attaché à l'intérieur ; M. Waldeck-Rousseau, se souvenant sans doute qu'il a reçu une éducation chrétienne, n'a pas voulu se faire le persécuteur en titre

de l'Eglise ; le département des cultes a donc été détaché de l'intérieur et reporté à l'Instruction publique. Ainsi, M. Paul Bert, un athée fiéffé, est devenu ministre de l'Instruction publique et des Cultes. Son Excellence le Nonce aura une belle occasion de déployer sa souplesse renommée ; dans ses rapports avec M. Paul Bert, que de mérites il va acquérir pour le ciel !

Avec M. Gambetta, il n'y a donc dans toute la bande qu'un seul homme vraiment connu, et c'est M. Paul Bert. On sait qu'il aime à exercer son talent sur les moines et les religieuses ; il compare le clergé à phylloxera et veut le traiter de même ; entre autres paroles fameuses, il a prononcé celles-ci :

« Quand je serai ministre, nous en aurons bientôt fini avec Dieu qui est une farce. »

Le voilà ministre, et ministre de l'Instruction publique et des Cultes ! — Nous en verrons de belles, en vérité.

L'Université le voit arriver avec une véritable terreur, et déjà l'on annonce plusieurs démissions de recteurs et de doyens, tant la férule de M. Paul Bert est brutale. « On se demande avec une certaine inquiétude, avoue le XIX^e Siècle, si M. P. Bert pourra tenir toutes les promesses qu'il a faites et dont l'accomplissement exigerait au plus bas mot un accroissement annuel de 100 millions au budget des dépenses. »

Ce n'est point cette dépense qui embarrasse le nouveau ministre. Lui et ses amis ont trouvé deux moyens de faire de l'argent : d'abord, confisquer les biens des congrégations ; puis, supprimer le budget des cultes. Ce n'est pas plus difficile que cela.

Pour la formation du « grand ministère », tous les hommes distingués par leur expérience ou leur talent se sont tenus à l'écart ou ont été éliminés. On les a remplacés par des hommes médiocres, mais violents. Il n'y avait que dix ministres, maintenant il y en a douze. Le « grand ministère » n'est grand que par le nombre.

L'éclat de rire est universel. Nous avions

20

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

SERMENT DE MADELEINE

Par Charles DESLYS.

XIII

DES ALLIÉS, DES AMIS

Les trois jours s'écoulèrent comme par enchantement, surtout celui que Justin passa chez le capitaine Lambert.

Personne ne fit allusion à l'espèce de traité convenu. Tout le côté douteux et sombre de l'avenir semblait oublié. La confiance renaissait dans les deux jeunes cœurs. Ils avaient l'amour, ils avaient la foi, peu leur importait le reste. Une question de temps, voilà tout. Est-ce que le temps, est-ce que la distance existent pour des âmes aussi sincèrement unies, dans une même espérance ?

Quant au capitaine, il était tranquille maintenant et donnait libre carrière à l'affection toute paternelle que lui avait inspirée Justin. Sa parole, celle de Delphine, étaient de sûrs garants contre toute atteinte à l'honneur du vieux soldat.

Il y avait trêve aussi dans la maison du menui-

sier, trêve aux soucis, trêve aux souvenirs. Madeleine n'était plus qu'une mère heureuse de revoir tous ses enfants heureux autour d'elle. Au nombre des enfants, le père pouvait se complaire. Pendant ces trois jours-là, ce fut le brave et joyeux maître Jean d'autrefois.

Cependant Justin mettait les heures à profit. Il s'était rendu compte de ce qui pouvait alarmer son père. La veille du départ, dès l'aube naissante, il avait disparu. On le vit reparaitre bien avant midi sur un cheval couvert d'écume.

— J'arrive, dit-il, de chez M^e Labarthe, mon notaire. Ne t'inquiète plus de tes dettes, père. Il t'en enverra sous peu la quittance.

— Y songes-tu ! se récria le bonhomme, mais je n'avais soldé qu'à demi les frais de mon agrandissement. Avec quels fonds payerait-il ?

— Eh ! parbleu ! avec ceux de ton fils aîné. Oublies-tu donc qu'il administre et capitalise depuis bientôt dix ans les revenus de son petit patrimoine maternel ?

— Je sais cela, Justin... mais, si j'ai bonne mémoire, cet argent-là, mon enfant, c'est la garantie de ton bonheur.

— Ah ! si tu l'exiges, père, nous prendrons hypothèques, et c'est moi qui deviendrai ton créancier. Mais, bah ! tout à la fois nous reviendra, le bonheur et la fortune !

Puis, sur un ton plus grave :

— A propos de M^e Labarthe, ajoute Justin, c'est un homme de cœur, qui nous estime et qui nous aime. Je suis encore touché de ses offres de service, et pour toute la famille. Si jamais, pendant mon absence, vous aviez besoin d'un conseil ou d'une protection, ayez recours à lui. Tu m'entends, mère ?

— Je m'en souviendrai, répondit Madeleine.

Il causa longuement avec elle, avec Barnabé, avec Gandoin. Malgré de grandes protestations, la sincérité de ce dernier lui parut équivoque. Il le dit aux deux autres.

— On l'observera ! promit Barnabé.

Madeleine avait gardé le silence.

Justin partait le lendemain matin. Il se permit, dans la soirée, une courte visite d'adieux au capitaine.

Les jeunes gens étaient trop émus pour se parler autrement que du regard. Au moment de la séparation, le vieillard prit la main du lieutenant, celle de sa fille, et les réunissant toutes les deux dans les siennes :

— Peut-être ne serais-je plus là, dit-il, quand il vous sera donné de vous revoir et, je l'espère, d'aller ensemble à l'église. Évoquez alors mon souvenir et qu'il soit encore avec vous, comme me voici maintenant. Mon vœu le plus cher est que vous soyez heureux. Je vous bénis et je vous aime !

Puis, ne voulant pas se laisser gagner lui-même

par l'émotion, par les larmes :

— Par le flanc gauche, s'écria-t-il ; en avant... arche... et bonsoir !

L'horizon s'éclaircit des premières lueurs de l'aube lorsque la diligence passa le lendemain devant la maison du capitaine.

Il était déjà levé ; il fumait sa pipe sur le seuil.

— Souviens-toi ! cria-t-il avec un geste d'affection à l'adresse du lieutenant.

Un peu plus loin, celui-ci se souleva, se retourna. Une des fenêtres de la maison s'était ouverte. A travers la brume matinale, il aperçut une ombre blanche qui regardait du côté de la voiture, déjà prête à disparaître. C'était elle ! Delphine !... Hélas ! se reverraient-ils jamais ?

En parlant, Justin avait dit à Madeleine :

— Notre bonheur dépend de toi, ma mère !

Elle n'avait garde de l'oublier. Sa provision de patience et de courage était refaite. Elle se remit à l'œuvre, passant en revue chaque famille, chaque individu de Vittel et des environs, cherchant de nouveau, cherchant toujours.

Pour la seconde, Barnabé se trouvait maintenant sous sa main. Vers la fin de la saison des eaux, il avait dit à maître Jean :

— Me voici sans emploi... L'ouvrage vous revient... Ménagez donc vos forces et prenez moi

raison de dire, il y a quelques jours, que la montagne s'agitait pour mettre en liberté la souris qu'elle portait dans son sein. La montagne vient d'enfanter; le « grand ministre » est né, *ridiculus mus*!

Ah! vraiment, nous sommes pris de pitié pour ces infortunés qui se roulent aux pieds de M. Gambetta. Ils méritent bien d'être emportés par le coup de balai qui doit nettoyer l'écurie républicaine; mais le maître pouvait leur épargner la honte suprême de ses moqueries.

Il faut lire cette liste ministérielle, et, si le dégoût ne vous oblige pas à détourner la tête, vous pourrez éprouver un accès de folle gaieté en épelant ces noms qui semblent n'avoir été réunis que par la plus étonnante gageure.

Le « grand ministre » est constitué, avec Margue à la base et Gambetta au sommet! Entre les deux, vous admirerez M. Rouvier et d'autres qui sont moins connus, qualité précieuse qui, du reste, dans cette circonstance, vaut encore mieux qu'une renommée.

Décidément le ministre n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

Non, ce n'est pas cette île escarpée et sans bords où l'on ne peut rentrer lorsqu'on en est dehors.

Cazot revient; Constans, il est vrai, s'en va, mais Margue arrive. La pompe locomobile du ministère de l'intérieur est une pompe aspirante et foulante; elle ressaie ce qu'elle chasse, et de Constans à Margue la baguette du magicien Gambetta détermine un flux et reflux qui emporte la muscade et ramène la cannelle.

Salut au « grand ministre » qui se jette à la face de la République, comme la dernière pelletée jetée au tombereau qui doit verser à l'égoût des loques du carnaval. C'est sale, mais c'est grotesque. La France saura se venger de ceux qui l'humilient et l'offensent; avant l'heure de châtier, il lui est permis d'en rire.

Le nouveau cabinet ne peut être qu'un relais sur la route de la révision: M. Gambetta vient de choisir en connaisseur les chevaux qu'il détèlera au premier tournant du chemin; ils obéiront au fouet, mais ils seront fourbus avant d'avoir franchi la première étape.

Salut donc à l'équipage ministériel que le héros de Longjumeau lance dans la carrière! Salut au ministère Margue-Gambetta! La République va où son génie la pousse, à la basse fosse où l'accompagneront ses œuvres. (Union.)

LE NOUVEAU CABINET ET LA PRESSE.

Voici quelques extraits que nous découpons dans divers journaux de nuances différentes.

Siccle. — Par le choix de ses collaborateurs, M. Gambetta indique clairement qu'il se réserve toute l'initiative et qu'il prend toutes les responsabilités. Peut-être s'est-il trop pressé de réparer l'échec qu'il a subi dans la formation du grand ministè-

re; en tous cas, le patriotisme nous commande d'ajourner les nombreuses réserves que nous aurions à faire sur plusieurs des nouveaux ministres.

XIX^e Siècle. — Le nouveau cabinet vaudra surtout par M. Gambetta; c'est M. Gambetta qui sera sa force et sa volonté; nous espérons qu'il se conformera aux idées de sagesse et de modération qui sont celles du pays. Dans le cas contraire, le pays n'aurait qu'à se retourner vers MM. de Freycinet et Ferry.

Globe. — Pour avoir le prestige et le brillant qu'aurait eu le grand ministre, le nouveau cabinet a deux qualités qui lui auraient peut-être manqué: la solidarité et les compétences.

Radical. — M. Gambetta a moins besoin de collaborateurs que de sujets dociles; son ministère n'est rien; sa majorité moins encore; personne ne le gênera, mais personne non plus ne l'aidera. Il a été longtemps sans responsabilité; cette fois il l'aura bien tout entière.

Justice. — Le nouveau cabinet n'est pas destiné à rallier les voix radicales; il n'inspire aucune admiration aux éléments modérés de la Chambre; on se demande en vue de qui il a été fait.

L'Intransigeant, appelant le ministre un ministre de gens de maison, dit que, si d'un côté M. Gambetta n'a cherché que des doublures, d'autre part aucun homme de valeur n'a consenti à subir son autorité dictatoriale.

Donc, rien n'est plus aléatoire que la durée du cabinet du 14 novembre.

Mot d'Ordre. — Le ministère actuel mérite plus qu'aucun autre d'être désigné par le nom de son chef. A proprement parler, il se compose d'un maître et des exécuteurs patients, dociles, dévoués de ses volontés.

Combien de temps la Chambre s'associera-t-elle à cette politique autoritaire?

Petit-Parisien. — Par une pareille composition du cabinet, le régime parlementaire est faussé dès l'origine. Un ministère doit être un assemblage d'hommes ayant chacun son individualité propre. Or, quel est celui des nouveaux ministres qui oserait tenir au président du conseil? Nous avons reproché à M. Gambetta de vouloir être ministre sans portefeuille, le voilà ministre avec tous les portefeuilles.

Lanterne. — C'est un ministère de dépit. Les grands hommes n'ont pas voulu venir. Cette liste improvisée est l'aveu d'une déroute, la négation d'un programme, un avortement compliqué d'un coup de tête.

Son idéal, c'était le programme de Belleville mis à la portée du centre gauche; M. Gambetta est revenu bredouille.

C'est le ministère du pis-aller. Entre deux politiques, M. Gambetta n'a pas voulu choisir. Il se trouve en selle.

Vérité. — Le nouveau ministre n'est pas un cabinet politique, c'est un prolongement des cuisines de Trampette, c'est l'office où l'on réunit les premiers valets de chambre.

Réveil. — Ce ministère est un ministère de dictature, il est la plus haute et sans doute la dernière incarnation du principe d'autorité qui puisse se montrer dans une République. Sa mort sera celle du principe qu'il représente; nous le voyons avec plaisir s'élever, parce que sa chute est fatale.

Parlement. — Le pays a assez souffert du pouvoir personnel pour que l'on accueille avec un mouvement de défaveur et de déférence un ministère qui ne comprend qu'un ministre, et où une volonté toute puissante domine sans contradiction possible, sans frein, sans contrepoids.

Le Gaulois, après avoir constaté l'im-mense désappointement causé au pays par ce ministère de commis, déclare que l'arrivée aux affaires du parti radical rendra plus nette la situation politique; il y a tant d'années que ce parti aspire au pouvoir qu'il est temps de le mettre à même de faire ses preuves.

Soleil. — Tel qu'il est constitué, le cabinet du 14 novembre a, du moins, un caractère très-net, très-franc, — c'est celui de la révision de la constitution; de l'asservissement de la magistrature, transformée en un servile instrument de gouvernement; du rachat des chemins de fer; de la conversion de la rente; de l'impôt sur le revenu; du libre échange; de l'oppression du clergé, qui sera considéré comme une administration de fonctionnaires de l'Etat.

Le Figaro se demande si M. Gambetta a assez d'étoffe pour toutes les doublures dont se compose le cabinet.

Moniteur Universel. — Si on se souvient que l'homme qui vient de prendre, avec la présidence du conseil, le portefeuille des affaires étrangères, est l'instigateur de la malheureuse politique extérieure suivie au quai d'Orsay depuis trois ans, on comprendra que son arrivée au pouvoir cause plus d'appréhension que de sécurité.

Clairon. — Nous n'aurions jamais osé espérer qu'après avoir passé sa vie à faire supporter par ses collègues la responsabilité de ses caprices, M. Gambetta se chargerait à lui seul de la responsabilité des actes de tous ses collègues. Le voilà jusqu'au cou dans l'engrenage du pouvoir suprême; il y laissera son prestige et sa popularité, et en sortira fourbu et discrédité.

Triboulet. — La seule signification réelle du nouveau ministre, c'est une obéissance complète et un effacement absolu devant la toute-puissance de M. Gambetta.

Petit-Caporal. — C'est une mystification. Depuis dix ans, M. Gambetta a vécu sur sa réputation. Le jour où il doit faire acte d'homme d'Etat, il reste au-dessous même d'un Ferry.

Napoléon. — Cette liste, qui excite dans le public une véritable stupeur, prouve que M. Gambetta n'a pu trouver que des comparaisons. M. Gambetta a donné à la France ce spectacle risible d'un président du conseil dont les idées sont si peu arrêtées sur quoi que ce soit, qu'il passe du soir au ma-

tin de Léon Say à Allain-Targé et de Ferry à Paul Bert.

Temps. — Ce journal déplore que M. Gambetta n'ait pas poursuivi avec plus de patriotisme la tâche de former un cabinet éminent.

La Marseillaise préfère ce ministère grisâtre, parce que, n'ayant que des commis, M. Gambetta sera obligé de montrer ce qu'il a dans le ventre.

Le Français ne voit dans la nouvelle combinaison ministérielle que l'avènement au pouvoir de l'Union républicaine et considère le ministère comme un ministère de destruction destiné à hâter la réalisation des vœux des révolutionnaires.

Gazette de France. — Quelles sottises vont-ils commettre! On peut les prévoir toutes, car ils vont toucher à tout.

L'Intransigeant s'exprime en ces termes: M. Gambetta, l'homme des profondeurs, ne voulait entrer au ministère qu'avec des hommes à lui, avec une politique à lui, avec tout à lui.

On nous le représentait comme couvant depuis des années un cabinet idéal, dont les membres entrelacés formeraient un faisceau indestructible.

Le jour où il accepterait le pouvoir, il y arriverait escorté de son état-major, qui attendait dans la coulisse parlementaire le moment d'entrer en scène.

Fin comme tous les enfants du Jura, M. Grévy lui dit un matin:

« C'en est fait, je m'avoue vaincu! Amenez-moi votre ministère, dont tout le monde parle et qui a déjà mérité le surnom de Grand, tant on le sait appelé à étonner l'Europe. »

Alors M. Gambetta répond tout confus:

« Mon ministère? Mais je ne l'ai pas. Voilà quinze jours que je cours partout, sans parvenir à le composer. Vous seriez même bien aimable, si vous vouliez m'aider à en dénicher un quelque part. »

— Comment! mais, quand on vous en demandait des nouvelles, vous preniez des airs mystérieux, comme s'il était là, dans la pièce à côté, prêt à accourir au premier signal.

— C'était pour imposer aux masses. La vérité est que je n'avais pas plus de ministère que de politique. »

Ecoutez aussi les railleries du *National*, journal républicain:

« Le ministère est fait. M. Gambetta a choisi des collaborateurs qui ne le gêneront pas. Ils sont, pour la plupart, inconnus du public. Si on les connaît, c'est seulement par des discours ou des articles de journaux, documents humains, mais de peu de portée. On nous avait promis une surprise. On a tenu parole. Le grand ministre qui devait renfermer en ses flancs les Léon Say, les Freycinet, les Jules Ferry, les Chaillemel-Lacour, c'est-à-dire les personnalités les plus éminentes du parti républicain, est devenu le « ministère des petits ». C'est la petite classe qui arrive aux affaires. « *Smite parvulos ad me venire*, laissez venir à moi les jeunes ambitions et les dévouement infantiles », a dit M. Gambetta. C'est fait. »

Et le même journal, organe important de la gauche parlementaire, conclut:

« M. Gambetta est donc le vrai ministre de la justice, le ministre authentique des finances; il dirigera l'intérieur, administrera la guerre, surveillera nos relations extérieures, s'occupera du commerce, veillera sur l'agriculture, sans négliger la marine et même les arts et métiers. Il sera, il est déjà le seul, l'unique ministre. Si tout va bien, si ses aptitudes se prêtent, comme nous l'espérons, à ces besognes multiples, s'il est bien, pour nous servir d'une expression familière, « l'homme-orchestre » de la situation, tout l'honneur sera pour lui, et ce sera justice. Pleins pouvoirs entraînent pleine responsabilité. »

Enfin, voici ce que dit le *Journal de Maine-et-Loire*:

« Au lieu du « grand ministre », il faudra donc se contenter d'un cabinet de doublures, puisque ni M. Léon Say, ni M. de Freycinet, ni M. Chaillemel-Lacour, ni M. Jules Ferry lui-même n'ont accepté d'entrer dans la combinaison nouvelle, bien que M. Gambetta le leur ait offert. »

« C'est un fâcheux début pour M. Gambetta, c'est même, croyons-nous, un mau-

régulièrement à l'atelier, non plus comme manoeuvre, mais comme apprenti. C'est honteux à mon âge de ne pas savoir un état. Vous me donnerez seulement la soupe... et je vous aurai reconnaissance encore si vous faites de moi un vrai menuisier!

Il y avait du vrai dans ce raisonnement; mais ce que le digne garçon n'ajoutait pas, ce qui le guidait surtout, c'était son affection pour la famille Michaud, c'était le pressentiment de lui être utile un jour.

A quelque temps de là, un hasard, une partie de chasse, amena à Vittel le jeune avocat qui avait défendu Jean Michaud.

On se souvient de M^e Raynal et de son admiration pour Madeleine, de ses bontés pour ses enfants. Ils le reconnurent aussitôt, ils le fêtèrent à l'envi par toutes sortes d'amitiés.

Raynal avait à peine vingt-cinq ans. Ses précoces succès, son talent déjà reconnu, ne lui donnaient aucun orgueil. Il était simple et gai. Une physionomie avenante, un brave cœur.

Après l'acquiescement, auquel il avait si bien contribué pour sa part; on s'était séparé sans même pouvoir lui faire dire le chiffre de ses honoraires. Plus tard il répondait-il, je vous écrirai... je viendrai.

Il était venu, Madeleine, après de nouveaux re-

merciements, lui demanda:

— Combien vous devons-nous? Voyons, il faut en finir.

Le jeune avocat la regardait en souriant. Jeanette était sur son genou; il se pencha vers elle:

— Embrasse-moi, mon enfant!

Puis, quand la fillette eut obéi, se retournant vers la mère:

— Me voilà payé! répondit-il. Oh! je vous en prie, n'insistez pas... Nous en reparlerons quand vous toucherez l'héritage d'Anselme.

Madeleine secoua la tête d'un air de doute.

— Quoi! fit Raynal, rien encore?

— Rien!

Michaud n'était pas là; il travaillait au pressoir d'une ferme voisine.

— Enfants, dit Madeleine, allez chercher votre père.

— Ne le dérangez donc pas, voulut protester le visiteur.

— Voici bientôt la nuit, interrompit-elle, Jean doit avoir fini sa journée.

Déjà les enfants étaient partis.

— Passons au jardin, reprit Madeleine. Nous y serons plus seuls... Personne ne pourra nous entendre...

Le jardin, agrandi par des acquisitions qui remontaient à plusieurs années, avait une certaine étendue. Il se terminait par un groupe de charmes,

taillés en bosquet. Au-delà, c'était la haie. De l'autre côté, s'avancant en pointe, commençait un bois.

Raynal, conduit par Madeleine, alla s'asseoir sous la charmille.

Un profond silence, le silence du soir, planait aux alentours. Déjà le soleil avait disparu. Une dernière clarté luttait contre les ombres envahissantes du crépuscule.

— Dites-moi tout, fit l'avocat. J'ai souvenir de la procédure... Un nouvel incident peut me frapper d'un trait de lumière.

Telle était aussi la pensée de M^{me} Michaud. Elle dit ses premières recherches, ce qu'elle avait cru voir, ce qu'elle avait entendu, l'accueil des uns et des autres, les hostilités comme les sympathies. De temps en temps, au milieu de ces confidences, un portrait trouvait place, celui de quelque individualité suspecte, ou du moins observée comme telle par la courageuse femme.

Il y avait dans le pays de mauvais gas, des mardouzes, des repris de justice. Leurs allures, leurs propos étaient l'objet de ses investigations constantes. Une troupe de saltimbanques, qui revenait périodiquement à Vittel, s'y était trouvée vers l'époque de l'assassinat. Madeleine en attendait le retour. Elle confessa tous ses découragements, toutes ses espérances.

(A suivre.)

mais présage pour la durée du nouveau cabinet. Ne dirait-on pas, en effet, que les plus fortes têtes du parti manquent de confiance dans les mérites du nouveau programme, puisque la plupart se dérobent et hésitent de partager avec M. Gambetta l'honneur et la responsabilité de la politique nouvelle!

» M. Gambetta devait, nous disait-on, grouper autour de lui toutes les forces, tous les talents, toutes les vertus du nouveau régime, et voilà que son entrée en scène met en fuite M. Léon Say, M. de Freycinet, etc., pour rallier simplement le « cher Henri » et M. Rouvier!

» La chute nous paraît grave. »

Chronique générale.

Par décret en date du 15 novembre, M. le général de Mitibel (Marie-François-Joseph), commandant la 28^e division d'infanterie (14^e corps d'armée), a été nommé chef d'état-major général du ministre de la guerre, en remplacement de M. le général de division Blot, mis en disponibilité sur sa demande.

M. Gambetta a eu une très-longue entrevue hier, à une heure, avec le Président de la République.

Comme ministre des affaires étrangères, il lui a exposé les bases de la circulaire qu'il doit adresser à nos agents diplomatiques à l'étranger, et ses vues relativement aux nouvelles nominations d'ambassadeurs en remplacement des démissionnaires.

Il a également informé le chef de l'Etat qu'il a lieu de proroger, conformément aux usages précédents, les Chambres pendant un délai suffisant pour permettre aux nouveaux ministres de prendre connaissance des affaires, il aimait mieux que la Chambre terminât les opérations de validation et votât les lois d'intérêt local à l'ordre du jour.

Ces travaux seraient achevés vers la fin de novembre, et alors les Chambres se sépareraient immédiatement au lieu d'attendre les fêtes de Noël pour la clôture de la session. Les nouveaux ministres auront ainsi un mois entier pour se mettre au courant de leur administration.

On écrit de Marseille au *Gaulois* que le tribunal de commerce de cette ville a prononcé la banqueroute de M. Mathieu Valéry, directeur de la Compagnie de navigation de ce nom; de plus, un mandat d'arrêt est lancé contre lui par M. Mallet, juge d'instruction, pour émission de trois millions de fausses traites antidatées, souscrites par lui après qu'il avait été révoqué de la gérance.

Appelé, à 24 ans, à succéder à son père et à occuper une position de 150,000 fr. par an, il avait en dix-huit mois dévoré 900,000 fr. Sa mère, née Piccioni, qui possédait une grande fortune dotale, s'est retirée à Bastia, auprès de son père.

M. Mathieu Valéry est, dit-on, en Amérique. Tous les bateaux de la Compagnie ont été vendus à la Compagnie transatlantique.

ENSEIGNEMENT LAÏQUE.

Une petite fille de trois ans, Gabrielle Dunlop, a été, il y a quelques jours, frappée avec la plus grande brutalité par une des institutrices de l'asile Notre-Dame, rue de Tivoli, à Boulogne-sur-Mer. Lorsque l'enfant est rentrée chez elle, les parents ont constaté, à la hauteur des reins, plusieurs meurtrissures ou marques noires. Son peigne avait été cassé sur sa tête. Pendant la nuit, l'enfant eut un saignement de nez. Deux jours de suite elle se plaignit de douleurs à l'endroit où elle avait été frappée. Les parents se sont plaints vivement, ils ont menacé de prendre un avocat si on ne donnait pas suite à l'affaire; deux médecins ont visité l'enfant, le docteur Patin et le docteur Aigré, ils ont constaté des traces de mauvais traitements. Une enquête a été faite par la police, un membre de la commission scolaire a interrogé les parents et l'enfant. Puis, dit la *Colonne*..., l'on n'a rien fait.

BULLETIN FINANCIER.

Paris, 16 novembre.
Les cours fléchissent, la liquidation est labo-

rieuse; de 86.27 le 3 0/0 tombe à 86.90. Le 5 0/0 descend à 116.75.

La Banque Transatlantique, très-ferme à 625, a un marché excellent, les capitaux de placement recherchent de préférence cette valeur dont l'avenir est des plus brillants.

Le Crédit Foncier cote 1,740, c'est un prix excellent pour entrer dans cette valeur, nous ne saurions trop insister sur l'opportunité du moment pour acheter.

Les obligations de l'Hypothèque Foncière sont des titres de portefeuille qui doivent être souscrites avec empressement par l'épargne même la plus difficile.

La Foncière Lyonnaise, dans l'assemblée générale du 14 courant, a décidé la distribution d'un acompte de 6.25 à valoir sur l'exercice 1881.

Les actions de la Banque Nationale sont demandées à 672.50, c'est un cours d'attente.

La Banque de Prêts est recherchée à 560. Bonnes demandes sur le Crédit Général Français à 795.

Les capitaux en quête de bon placement recherchent les actions de la Société Générale de Fournitures militaires à 540, on prévoit d'ailleurs une hausse sérieuse sur ces titres.

On cote 500 sur l'action Alais au Rhône, les obligations sont encore plus recherchées à 310.

Le Malétra reste à 475, le revenu de cette valeur doit attirer nécessairement l'attention de l'épargne.

Les actions de la Grande Compagnie d'Assurances représentent un placement de premier ordre et plein d'avenir, on cote 673.75.

L'obligation des Messageries Fluviales fait 289, c'est un titre de portefeuille que nous recommandons aux petits capitalistes.

On tient les actions de la Société Générale de Laiterie à 650.

Chronique Locale et de l'Ouest.

Plusieurs journaux reproduisent, d'après le *Gaulois* et *Paris-Journal*, des notices biographiques sur les membres du nouveau cabinet.

Ces deux feuilles parisiennes propagent une erreur légère en ce qui concerne le ministre des finances, M. Allain-Targé. Ainsi, nous lisons dans le *Gaulois*: « Aux élections de 1869, il échoua, à Angers, contre M. Louvet, et n'obtint que le tiers des suffrages. » Le *Paris-Journal* dit, de son côté: « Ancien substitut à Angers, sa ville natale, puis candidat malheureux aux élections de 1869, à Paris, où il se présentait contre M. Louvet. »

Ce n'est ni à Paris, ni à Angers, que M. Allain-Targé resta sur le carreau aux élections de 1869, mais bien à SAUMUR (troisième circonscription de Maine-et-Loire), où il obtint 7,134 voix et M. Louvet 48,000.

On se rappelle ici la guerre acharnée faite en cette circonstance à M. Allain-Targé par le *Courrier*, obligé aujourd'hui d'encenser l'idole qu'il brûla jadis.

Le *Courrier* nous apprend qu'aux obsèques du « citoyen » Abel Lacroix, jardinier, « deux membres de la Libre-Pensée de Saumur, les « citoyens » Percher et Frebot, sont venus rendre hommage aux qualités du défunt. »

Depuis quelque temps, l'orateur habituel des enterrements civils était remplacé par le « citoyen Frebot »; comme on le voit, celui-ci vient de s'adjoindre le « citoyen Percher ».

Théâtre de Saumur.

BOSCO

Nous nous empressons de faire part à nos lecteurs d'une bonne nouvelle.

Dimanche prochain, 20 novembre, le célèbre Bosco donnera une soirée sur notre théâtre. M. Roubaud, directeur des scènes d'Angers et de Saumur, a bien voulu présenter aussi cet artiste qui a eu un véritable succès au Cirque, à Angers. Nous ne pouvons mieux le recommander qu'en reproduisant le compte rendu d'une de ses séances:

« Hier au soir, une foule énorme assistait à la première soirée que donnait « Bosco » au Cirque. Ses expériences sont non-seulement en partie nouvelles, mais une certaine *humour* que possède « Bosco » dans sa conversation tient pendant toute la soirée le public très-gai. Ses expériences sur le magnétisme et le spédisme sont présentées en main de maître et sans charlatanisme.

» Le chapeau spirité, qui est emprunté à un spectateur, qui répond aux questions et qui devine l'avenir, est tout à fait incompréhensible.

» Une large part du grand succès obtenu, on le doit aussi à son fils Italo, âgé de 11

ans, pour ses expériences mentales; et, dans le fait, c'est fort étonnant: voir un enfant de cet âge faire des expériences où il faut une intelligence et une présence d'esprit hors ligne. Aussi le public a-t-il applaudi.

» Les expériences de M^{lle} Elisa sont saisissantes. Enfin, les artistes ont été rappelés. »

Nous espérons que M. Bosco obtiendra à Saumur le même succès qu'il a eu partout ailleurs.

ANGERS.

La foire de la Saint-Martin. — Samedi dernier s'ouvrait la seconde grande foire d'Angers dite de la Saint-Martin. Depuis longtemps on n'avait vu, dans notre cité, une aussi grande affluence de monde. Les différentes lignes de chemins de fer, malgré toutes les précautions prises par elles, ont dû laisser un grand nombre de voyageurs aux gares, lors du passage des trains réglementaires, et former des trains supplémentaires pour aller chercher les voyageurs laissés en détresse. Les hôtels de la ville regorgeaient de monde et de voitures.

Les transactions commerciales ont été assez animées. Les jeunes poulains se sont vendus avantageusement; les vaches prêtes à faire veau étaient très-recherchées du commerce, ainsi que les bœufs gras. Les porcs gras sont toujours enlevés à haut prix.

A la bourse du quai Royal, les commissionnaires en blé achetaient en baisse; les offres faites se tenaient entre 4,65 et 4,70 le double décalitre.

Les vins sont toujours demandés, et la hausse se maintient dans les vins de bouteille. Les vins rouges cuvés ne sont pas encore goûtables; cependant, d'après ce que l'on peut en juger, ils seront d'excellente qualité. Les vins dits *rougets*, qui n'ont pas été enlevés pour la champagnisation, le sont actuellement par le commerce de Bercy à des prix très-avantageux.

(*Journal de Maine-et-Loire.*)

Incendie à la Pyramide. — Lundi soir, vers onze heures, les cris au feu réveillaient les habitants de la Pyramide. Une odeur suffocante de soufre se répandait dans l'air. La fabrique d'allumettes était en feu.

Les secours arrivaient; mais les travailleurs étaient gênés pour respirer. Toutefois les pompiers et les autres personnes faisaient leur devoir avec ardeur. Le feu put être enfin maîtrisé; un quartier seulement de l'usine a été détruit.

C'était l'atelier de garnissage contenant les allumettes en boîtes et en caisses prêtes à être livrées à la circulation.

Les pertes se montent à 40,000 francs.

L'assassinat d'Ingrandes.

Un assassinat qui a jeté l'émoi dans la commune d'Ingrandes a été commis dans la nuit de vendredi à samedi dernier. Le *Patriote* publie sur ce crime les détails suivants:

« Adélaïde Ferré, âgée de 65 ans, habitait le village de La Riotière, commune d'Ingrandes, où elle tenait une petite boutique d'épicerie. Cette femme était pauvre et, d'après les renseignements que nous avons recueillis, elle n'avait jamais plus de 50 à 60 fr. d'argent à la fois.

» C'est vers les huit heures du soir, le 11 de ce mois, qu'Adélaïde Ferré a dû recevoir la mort, car plusieurs de ses parents vinrent la chercher, vers les neuf heures, et ne voyant point de lumière dans sa boutique, ils se retirèrent, la croyant couchée.

» L'assassin l'a tuée à l'aide d'un instrument contondant; la mort a dû être instantanée.

» Un des locataires de la maison où habitait la victime, ayant eu besoin, vers une heure du matin, d'aller dans la cour qui est commune à toute la maison, en passant devant la porte de la boutique d'Adélaïde Ferré, vit de la lumière; il en fut fort étonné, sachant que les parents de la victime étaient venus la veiller sur les neuf heures, et avaient supposé Adélaïde Ferré couchée.

» S'étant approché, il vit la porte entrebâillée; il entra: alors un spectacle horrible s'offrit à ses yeux.

» Adélaïde Ferré était renversée à terre, la tête toute ensanglantée, et portant une large blessure; une grosse chaise qui ne servait jamais était couchée sur elle, un

vieux fourneau était tombé dans une mare de sang.

» Le cadavre d'Adélaïde Ferré était déjà froid et presque rigide.

» Une lampe à huile était à demi-renversée sur le cadavre, et avait commencé à mettre le feu aux vêtements qui sont brûlés sur une longueur de vingt centimètres à la jupe.

» Détail à noter: on a trouvé, dans la poche de la victime, une boîte d'allumettes toute neuve, dont le phosphore seul avait brûlé; le manque d'air avait empêché les allumettes de prendre feu.

» Le vol a été certainement le mobile du crime, puisque le tiroir où la victime renfermait son argent était ouvert et vide.

» Il est probable que l'assassin a, comme nous le disons plus haut, commis son crime entre huit heures et huit heures et demie du soir, puis il est parti, puisqu'à neuf heures il a été constaté qu'il n'y avait plus de lumière dans la boutique.

» Il sera revenu vers une heure du matin afin de mettre le feu pour faire disparaître les traces de son crime; dérangé par le locataire qui est descendu dans la cour, il a pris la fuite précipitamment sans pouvoir achever son œuvre.

» Un individu, sur qui les charges les plus graves pèsent, a été arrêté dimanche.

» Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette affaire; il nous est impossible, dans l'intérêt de la justice, d'en dire davantage aujourd'hui. »

SAINT-MALO.

On est en train de démolir, à Saint-Malo, la maison dans laquelle naquit Chateaubriand, et dans quelques jours il n'en restera plus de trace.

Cette maison était devenue l'hôtel de France. On gardait dans la chambre où est né Chateaubriand quelques meubles ayant appartenu à l'auteur de *René* et d'*Atala* et un cadre contenant les armes de Chateaubriand.

La municipalité va recueillir tous ces objets pour en constituer un petit musée Chateaubriand, qui sera déposé à l'Hôtel-de-Ville.

Le *Mémorial des Deux-Sèvres* rapporte qu'à Saint-Martin-de-Saint-Maixent une jeune servante étant allée, le 25 août dernier, couper des herbes avec une faucille, se sentit piquée au bras gauche. Elle se contenta de sucer la plaie sans y attacher d'importance. Elle ne parla même pas à la maison de ce qui venait de lui arriver.

Depuis quinze jours, cette malheureuse est en proie aux plus vives douleurs. Les médecins appelés ont constaté qu'il s'agit de la piqûre d'une vipère.

La jeune fille dit bien en effet avoir remarqué que quelque chose serpentait dans l'herbe, mais elle n'avait pas distingué. Les médecins ne lui donnent que quelques jours d'existence. Ce déplorable dénouement n'aurait pas lieu, disent-ils, si la victime n'avait pas usé de la mauvaise habitude qu'ont les habitants de la campagne de retrousser leurs manches et de travailler les bras nus.

CONSEILS ET RECETTES.

Le marron d'Inde n'est pas seulement propre, comme alimentation, à être servi au bétail; il est, en outre, d'un emploi aussi économique pour la nourriture de la volaille, pendant l'hiver surtout, où ce chapitre du budget domestique — à la campagne comme à la ville — n'est parfois pas sans être onéreux.

On peut le distribuer à la gent gallinacée — seul ou en mélange avec d'autres menus grains, denrées ou résidus n'ayant que peu de valeur.

La volaille devient bientôt friande de cette provende ou pâtée qui, en aiguissant son appétit, la nourrit bien et l'entretient en excellent état de santé.

M^{me} YVARD, professeur de piano, ancienne élève de M^{me} KERNEIS, et désignée par elle à M^{me} la Supérieure de la Retraite pour lui succéder au pensionnat, donne aussi des leçons en ville.

S'adresser chez M^{me} YVARD, montée du Fort, n° 12, ou à la Retraite.

Cédant aux instances de plusieurs familles, M^{me} M. COLLMANN vient de se fixer à Saumur pour y donner des leçons de chant et de piano.

M^{me} COLLMANN n'est pas à ses débuts dans l'enseignement de la musique. Fille d'un compositeur allemand bien connu dans notre Anjou, elle professe depuis sept années, et a fait du chant une étude spéciale.

S'adresser à Notre-Dame des Ardilliers, et, pour renseignements, à la Retraite.

« On n'abuse guère de la publicité quand il s'agit de répandre des bienfaits. »

LA ROCHEFOUCAULT.

SANTÉ A TOUS

ADULTES ET ENFANTS,

rendue sans médecine, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé, dite :

REVALESCIÈRE

Du BARRY, de Londres.

Guérissant les dyspepsies, gastrites, gastral-

gies, phthisie, dysenterie, constipation, glaires, flatulents, aigreurs, acidités, pituites, phlegmes, nausées, renvois, vomissements, même en grossesse, diarrhée, coliques, toux, asthme, étourdissements, oppression, langueurs, congestion, névrose, darts, éruptions, insomnies, mélancolie, faiblesse, épuisement, paralysie, anémie, chlorose, tous désordres de la poitrine, gorge, haleine, voix, des bronches, vessie, foie, reins, intestins, muqueuse, cerveau et sang; toute irritation et toute odeur fétideuse en se levant. Le Dr Routh, Médecin en chef de l'Hôpital Samaritain des femmes et des enfants à Londres, rapporte : « Naturellement riche en éléments indispensables au sang pour développer et entretenir le cerveau, les nerfs, les chairs et les os, la Revalescière est la nourriture par excellence qui, seule, suffit pour assurer la prospérité des enfants et adultes. Beaucoup de femmes et d'enfants, déprimés d'atrophie et de faiblesse très-prononcées, ont été parfaitement guéris par la Revalescière. Aux personnes phthisiques, étiques ou rachitiques, elle convient mieux que l'huile de foie de morue. » — 35 ans de succès, 100,000 cures, y compris celles de Madame la duchesse de Castelstuart, le duc de Pluskow, Madame la marquise de Bréhan, lord Stuart de Decies, pair d'Angleterre, M. le docteur-professeur Dédé, etc.

N^o 63,476 : M. le curé Comparet, de dix-huit ans de dyspepsie, de gastralgie, de souffrances de l'estomac, des nerfs, faiblesse et sueurs nocturnes.

Curé N^o 98,714 : Depuis des années, je souffrais de manque d'appétit, mauvaise digestion, affections du cœur, des reins et de la vessie, irritation nerveuse et mélancolie; tous ces maux ont dis-

paru sous l'heureuse influence de votre divine Revalescière. LÉON PEYCLER, instituteur à Eynac (Haute-Vienne).

Cure N^o 99,625. — Avignon. La Revalescière du Barry m'a guérie à l'âge de 61 ans d'épouvantables souffrances de vingt ans, d'oppressions les plus terribles, à ne plus pouvoir faire aucun mouvement, ni m'habiller, ni me déshabiller, avec des maux d'estomac jour et nuit et des insomnies horribles. — BONREL, née Carbonnetty, rue du Balai, 11.

Cure N^o 100,180. — Ma petite Marie, chétive, frêle et délicate dès sa naissance, ne prospérant pas avec le lait de nourrice, je lui ai fait prendre, sur le conseil du Médecin, la Revalescière qui l'a rendue fraîche, rose et magnifique de Santé. — J.-G. DE MONTANAY, 44, rue Condorcet, Paris, 4 Juillet 1880.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 2 kil., 12 fr.; 4 kil., 22 fr.; 6 kil., 36 fr.; 12 kil., 70 fr. — Aussi « LA REVALESCIÈRE CHOCOLATÉE », en boîtes, aux mêmes prix. Elle rend l'appétit, bonne digestion et sommeil rafraîchissant aux personnes les plus agitées. — BISCUITS ANTI-DIABÉTIQUES DE REVALESCIÈRE en boîtes de 74, 16, et 36 fr. — Envoi contre bon de poste. Les boîtes de 36 et 70 fr. franco. — Dépôt à Saumur, COMMON, 23, rue Saint-Jean; GONDRAND; BESSON, successeur de TEXIER; J. RUSSON, épicer, quai de Limoges, et partout chez les bous pharmaciens et épiciers. — Du BARRY et C^o (limited), 8, rue Castiglione, Paris. (718)

LES FRÈRES MAHON médecins spéciaux « obtiennent mille guérisons par an, terme moyen. » Maladies de la peau et du cuir chevelu, teignes, dartres, démangeaisons, chute des cheveux, etc. Le docteur M. Mahon fait sa visite à l'hôpital d'Angers le dernier Dimanche de chaque mois, et il reçoit d'Anjou, à Angers, de midi à trois heures. Dépôt à Saumur, à la pharmacie GABLIN. — Connu à Paris, rue de Rivoli, 30.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Lignes de Poitiers-Saumur, Montreuil-Angers.

DÉPARTS DE SAUMUR		ARRIVÉES A POITIERS		ARRIVÉES A ANGERS	
6 h. — matin.	8 25 —	10 h. 31 matin.	11 h. 15 —	11 h. 42 matin.	11 h. 12 matin.
11 15 —	17 soir.	7 39 soir.	4 55 —	11 48 —	9 10 soir.
4 55 —	7 50 —	11 48 —			
DÉPARTS DE POITIERS		ARRIVÉES A MONTREUIL		ARRIVÉES A SAUMUR	
5 h. 50 matin.	8 35 —	0 h. 13 matin.	5 17 soir.	9 h. 53 matin.	6 30 soir.
12 16 soir.	6 45 —	3 50 —	10 47 —	4 28 —	11 20 —

Il y a, en outre, un train venant d'Angers et partant de Montreuil à 7 h. 10 matin, arrivant à Saumur à 7 h. 45.

P. GODDET, propriétaire-gérant.

COURS DE LA BOURSE DE PARIS DU 16 NOVEMBRE 1881.

Valeurs au comptant.				Valeurs au comptant.				Valeurs au comptant.			
Dernier cours.	Hausse	Baisse.		Dernier cours.	Hausse	Baisse.		Dernier cours.	Hausse	Baisse.	
3 %	85	50	Comptoir d'escompte	1050			C. gén. Transatlantique	605	2	50	
3 % amortissable	86	90	Crédit de France	915		5	Canal de Suez	2400		10	
3 % amortissable nouveau	86	40	Crédit Foncier, act. 500 fr.	1705		32	Société autrichienne	685		7	50
4 1/2 %	113	50	Obligations foncières 1877	350	50		OBLIGATIONS.				
5 %	116	40	Obligations communales 1879	445		2	Est	388	50		
Obligations du Trésor	513		Obligat. foncières 1879 3 %	436	50	1	Midi	393			
Obligations du Trésor nouvelles	513		Soc. de Crédit ind. et comm.	740		1	Nord	395			
Dép. de la Seine, emprunt 1857	530		Crédit mobilier	725			Orléans	391	50		
Ville de Paris, oblig. 1855-1860	502		Est	780		5	Ouest	391			
1865, 4 %	525		Paris-Lyon-Méditerranée	740		5	Paris-Lyon-Méditerranée	388	50		
1869, 3 %	400		Midi	1270		15	Paris (Grande-Ceinture)	383			
1871, 3 %	395	50	Nord	2060		20	Paris-Bourbonnais	389	50		
1875, 4 %	512		Orléans	1310	10		Canal de Suez	564			
1876, 4 %	509		Compagnie parisienne du Gaz	1630		20					
Banque de France	6350										

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS. GARE DE SAUMUR.

DÉPARTS DE SAUMUR VERS ANGERS.		DÉPARTS DE SAUMUR VERS TOURS.	
3 heures 8 minutes du matin	express-poste.	3 heures 26 minutes du matin	direct-mixte.
6 — 45 —	(s'arrête à Angers).	8 — 21 —	omnibus.
8 — 50 —	omnibus-mixte.	9 — 40 —	express.
1 — 25 —	soir.	12 — 40 —	soir, omnibus-mixte.
3 — 32 —	express.	4 — 44 —	express-poste.
7 — 15 —	omnibus.	10 — 28 —	express-poste.
10 — 37 —	(s'arrête à Angers).		

Le train partant d'Angers à 5 heures 35 du soir arrive à Saumur à 6 heures 56.

A LOUER

PRÉSENTMENT,

UNE MAISON

Rue du Temple, n^o 21.

S'adresser à M^{me} REMAUDIN, même rue, 19. (729)

A CEDER, pour cause de santé, un atelier de corsetière et magasin de corsets. — Clientèle de premier ordre. — Conditions avantageuses. — S'adresser au bureau du journal.

ON DEMANDE A LOUER une maison avec jardin, écurie et remise. S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

Avec garantie, excellent CHEVAL DE CHASSE, exclusivement de selle. Âgé dix ans, 1 mètre 58, beaucoup de sang, exceptionnel comme fond et vitesse, saute admirablement. S'adresser au bureau du journal.

A VENDRE

UNE BONNE CHÈVRE LAITIÈRE S'adresser au sacristain de la Visitation.

GRAND CAFÉ DE LA PAIX.

On demande de suite un garçon d'office. (722)

M^o LECOY, avoué à Saumur, rue Dacier, n^o 28, demande un petit clerc sachant bien écrire.

UNE MAISON DE NOUVEAUTÉS, de Saumur, demande un garçon de magasin. S'adresser au bureau du journal.

AVIS

LES MAGASINS DE LA GLANUSE 51 et 53, rue Saint-Jean, SAUMUR.

Demandent deux apprentis pour les modes. Conditions avantageuses. (543)

On demande un employé pour tenir les livres et faire la correspondance.

S'adresser à M. Arthur MORICET, sur les Ponts, ou au bureau du journal. (709)

LA RÉGLISSE SANGUINÈDE

GUÉRIT les Rhumes, Gastrites, Crampes et Faiblesses d'Estomac. Quand on en mange après les repas, on digère toujours très-bien. Un seul essai suffit pour s'en convaincre. Dépôt dans toutes les Pharm.

J.-A. FRESCO

Chirurgien - Dentiste de Londres.

A l'honneur d'informer sa clientèle qu'il a ouvert à Saumur un cabinet de chirurgie et prothèse dentaire, rue Saint-Jean, n^o 16, maison Epagneul, où il se trouvera le vendredi et le samedi de chaque semaine.

Cabinet à Angers, 26, rue Lenepveu. (495)

UN HOMME MARIÉ, âgé d'une quarantaine d'années, connaissant l'arpentage et tout ce qui regarde l'agriculture et bestiaux, demande une place de régisseur ou de surveillant de propriété. S'adresser au bureau du journal.

UN JEUNE HOMME de dix-sept ans demande une place de valet de chambre.

Bons renseignements. S'adresser au bureau du journal.

RIELLANT

Chirurgien - Dentiste, 19, rue Royale, Saumur, Au premier.

La MAISON DUTEL demande un employé pour la mercerie.

INCONTINENCE D'URINE DES ENFANTS.

Guérison par le traitement du docteur BEAUFUME, de Châteauroux. Traitement gratuit pour les pauvres.

LE

JOURNAL DU DIMANCHE

RECUEIL LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

Paraissant chaque semaine avec 16 pages de texte in-4^e avec gravures inédites (formant deux beaux volumes chaque année).

ABONNEMENTS :

PARIS : 1 An, 6 fr.; 6 Mois, 3 fr. DÉPARTEMENTS : 1 An, 8 fr.; 6 Mois, 4 fr. POUR L'UNION POSTALE : 1 An, 8 fr. 50.

PARIS :

10 centimes le numéro.

DÉPARTEMENTS :

14 centimes le numéro.

QUARANTE-NEUF VOLUMES SONT EN VENTE Le volume broché, Paris, 3 fr. Départements, 4 fr.

La collection du Journal du Dimanche renferme les meilleurs ouvrages des écrivains contemporains. Nous citerons : Alexandre Dumas père, Frédéric Soulié, Paul Féval, Auguste Maquet, Méry, Emmanuel Gonzales, Lamartine, A. de Bréhan, Adolphe Belot, Paul Saunière, Elie Berthet, Clémence Robert, Octave Féré, Ch. Deslys, G. Aimard, Louis Ulbach, Eugène Scribe, Armand Lapointe, Mary Lafon, P. du Boisgobey, Prosper Vialon, Chateaubriand, Victor Ducange, G. de la Landelle, Henri Augu, Th. Labourieu, Adolphe Favre, Eugène Moret, Turpin, de Sansay, Sophie Gay, Pierre Zaccane, Mario Uehard, Eugène de Mirecourt, etc., etc.

Parait actuellement :

Les Aventures d'un Peau-Rouge à Paris, Grand roman, par Gustave AIMARD.

ADMINISTRATION : Paris, place Saint-André-des-Arts, 11.

NOTA. — On s'abonne en envoyant un Mandat de poste.

JOURNAL D'AFFICHES

5^e ANNÉE DE L'OUEST 5^e ANNÉE PARAISSANT LE DIMANCHE Organe spécial pour la vente des Propriétés, Fonds de commerce et Industries.

Un numéro spécimen est adressé franco sur demande affranchie. ADMINISTRATION : Rues Bodinier et de la Roë, Angers.

OUVERTURE

DE LA

BLANCHISSERIE SAUMUROISE

Provisoirement, 6, rue Montée-du-Fort, 6, à Saumur.

Blancs et apprêts ordinaires. — Repassage à neuf. Machines spéciales pour le blanchiment du linge fin et des gilets de flanelle. Cylindre et calendrier des toiles damassées. S'adresser à M. BENJAMIN MEUNIER, directeur. (548)

ARMES DE CHASSE

Nouveaux perfectionnements. — Tir à longue portée



NOTA. — En s'adressant à la MAISON GALAND, toujours pourvue de plusieurs milliers d'armes prêtes à livrer, qu'elle fabrique elle-même et garantit absolument, il est facile et plus économique de se procurer l'arme de son goût que d'en faire l'acquisition chez un marchand armurier mal assorti.

Demander par lettre l'Album-Galand, à M. GALAND, fabricant d'armes, 13, rue d'Hauteville, à Paris. (448)



Saumur, imprimerie de P. GODDET.

Certifié par l'imprimeur soussigné.